

CHAPITRE 1

Mercredi 12 avril

Chiang Mai. Sur les bas-côtés, la cuisine de rue trempait ses bassines dans la moiteur tropicale. Un ballet animé par des femmes sans âge au visage plein. Elles secouaient en riant leurs ustensiles imposants sans se soucier des nuages de fumée au parfum lourd de nourriture qui alors colonisaient la route. Dans son véhicule de location, Gabriel Brady suivait un pick-up antédiluvien chargé d'une douzaine d'hommes sur sa plate-forme arrière. Tous les visages regardaient vers les montagnes indolentes à l'ouest de Chiang Mai, cherchant à percer on ne sait quel secret. Une galerie de portraits campagnards, bercés d'une nostalgie frontalière. Beaucoup de ces hommes secs et discrets venaient du Myanmar voisin. Une main-d'œuvre chapeauté, voire encapuchonnée, à l'allure de bandits masqués afin d'éviter le soleil mordant sur toutes les parties du corps. C'étaient eux qui faisaient tourner l'industrie florissante du bâtiment, ici, aux portes du Triangle d'or, dans le nord de la Thaïlande. Ils venaient, pour une poignée de bahts¹, jouer les funambules et les peintres approximatifs sur des échafaudages de bambou avec le simple espoir qu'ils ne s'effondrent pas en jeu de Mikado. Une Asie en construction défilait en film chaotique. De bric et de broc. Il fallait dépasser

1. Le baht est la monnaie nationale de Thaïlande.

le premier rideau d'échoppes de fortune, de bouis-bouis improbables et de câblages torturés pour retrouver l'esprit de la rizière et goûter la sérénité séculaire. Des centres commerciaux aseptisés, des showrooms de voitures japonaises, des terrains vagues en attente de construction tranchaient sèchement dans l'agglomération linéaire. C'était donc cela, l'exotisme à la thaïlandaise. La course vers le high-tech à air conditionné. On était encore ici dans l'urgence, dans le gommage fulgurant des dernières séquelles du tiers monde avec une mentalité de pionnier impatient et créatif, assoiffé de modernité, mais sans la capacité financière de l'assumer en totalité. La mise en scène réfléchie, l'intégration au site, ce serait pour plus tard, et uniquement si cela pouvait générer du business. Pour l'instant, il s'agissait d'être efficace avec les moyens du bord, l'empirisme et le bricolage. Des qualités reines dans l'ancien royaume de Siam.

*

* *

Depuis quelques semaines, Gabriel était installé dans le pays lanna dont Chiang Mai était la capitale culturelle. Une région septentrionale, jalouse de son identité longtemps protégée par les hauteurs majestueuses des montagnes voisines. Fière aussi de son royaume historique, créé au XIII^e siècle, mais victime, au fil du temps, de sa composition hétéroclite de cités-états et des vicissitudes birmanes. Le Siam finira par l'annexer définitivement à la fin du XIX^e siècle. Le dernier prince régnant lanna, vassal de Bangkok, ne mourra pourtant qu'en 1939. L'héritage originel était encore là, dans la langue, la gastronomie boudant les épices fortes et faisant la part belle au piment doux, au gingembre frais, au galanga et poivre noir, l'architecture de ses temples, les croyances traditionnelles, les vêtements de

forme carrée ou rectangulaire portés par des femmes à peau claire et magnifiés de broderies dorées. Les minorités ethniques, venues pour beaucoup du Yunnan chinois, presque à portée de kalachnikov, ou de la frontière birmane à l'ouest, rajoutaient une richesse supplémentaire et un exotisme photogénique au caractère spécifique du pays lanna. Des migrants plus ou moins bien intégrés, « siamisés » pourrait-on dire, des trans-frontaliers sino-tibétains ou tibéto-birmans venus depuis quelques dizaines d'années peupler les hauteurs de la Thaïlande du Nord. Des montagnards par conviction ou par obligation. Parmi ces déracinés du Triangle d'or, à cheval sur trois frontières, les Karens – les plus nombreux –, à morale sévère et aux vêtements simples. Les Hmong aux costumes féminins chatoyants, les Lisus, festifs et accueillants, les Yaos dont les femmes, les jours de fête, portaient avec une grâce infinie un turban posé sur leur large front et une longue redingote indigo au col bordé d'un boa écarlate. Des petits détails qui finissaient par caractériser toutes ces populations. Le tourisme aimait bien caricaturer les minorités ethniques pour les rendre plus attractives.

*

* *

Une volée de deux-roues motorisés escortaient sa Toyota Vios. Une automatique d'allure un peu pataude avec un coffre sac à dos. Sa couleur universelle – le gris métallisé – était idéale pour jouer les caméléons. Exactement ce dont il avait besoin. Des jeunes rigolards en Vespa, des familles modestes sans casque, à trois ou quatre sur des engins de fortune, animaient le décor rectiligne de ce grand axe express, au sud de Chiang Mai. Pas de ronds-points, mais des « U-turn » aléatoires qui faisaient déborder sur la voie rapide des véhicules à l'arrêt voulant changer de sens. La conduite était curieusement à

gauche alors même que ce pays n'avait jamais été colonisé par les buveurs de thé.

Gabriel avait rendez-vous dans le Wat Phra Singh, le monastère le plus célèbre de la vieille ville, suite à un message inattendu et très démodé dans sa forme : une carte anonyme dans son casier de la guest house où il logeait depuis son arrivée il y a quelques semaines. Hébergement au sud de la ville, pas très loin de l'aéroport. Un choix stratégique, histoire de se dire qu'il pouvait à tout moment et rapidement prendre la tangente. Il avait tourné et retourné le bristol sous enveloppe portant le libellé de ses deux noms, « *Brady et Rully associés* ». Le réceptionniste empressé et rigolard, celui-là même qui lui avait proposé une chambre « not expencheap » comme disent la plupart des Thaïs bricolant l'anglais, lui fit comprendre, moitié en « thaïglisch » bidouillé, moitié en mime réjoui, que le pli avait été déposé par un motard à casque intégral. Cela donnait à peu près cet échange :

« *You not in baiseloum. Man kap motosai give paper for you.*

— *Did you see his face ?*

— *No, no...big big hat.*

— *Did he say something ?*

— *No, no word, jing jing !*

— *Mai pen rai, khop khun khrap. »*¹

*

* *

1. « Vous n'étiez pas dans votre chambre. Un homme à moto a donné ce papier pour vous.

— Avez-vous vu son visage ?

— Non, il portait un chapeau. (on imagine qu'il s'agit d'un casque intégral, N.d.A)

— A-t-il dit quelque chose ?

— Non, rien, je vous assure !

— Cela ne fait rien, merci. »

Tous ses ponts avec la France avaient pourtant été coupés. Qui pouvait bien savoir qu'il filait une vie paisible, retiré des affaires légales ou létales, dans cette contrée enclavée à l'écart des spasmes politiques occidentaux. Il possédait dorénavant une nouvelle identité, Baptiste Rully, petit hommage à un vin sans prétention qu'il aimait bien, et fréquentait les cybercafés.

Sa curiosité avait été plus forte que la prudence. Il devait savoir par qui il était pisté. Lui, Gabriel Brady, ex-publicitaire, ex-consultant, ex-journaliste occasionnel et, comme sinistre bâton de maréchal, ex-assassin. Son dernier contrat de tueur à gages, pour solde de tout compte, s'était achevé sur un demi-échec. Un verre à moitié vide. Et il avait voulu d'urgence clôturer sa vie française, sa mélancolie désespérée, plus par envie de tourner définitivement la page que par besoin de sécurité. Oublier les années grisâtres et besogneuses. Quitter les zones insalubres de sa vie récente. Il se réveillait souvent la nuit en sueur, se remémorant cette phrase qu'il avait entendue dans la maison de retraite où avait croupi sa mère au milieu des hurlements et de la puanteur : « Attention où vous mettez les pieds, il y a des morts partout. » Cette phrase correspondait bien à ce qu'il venait de vivre, lui, le tueur. Il ne se reconnaissait pas dans ce mot. Il le récusait même malgré l'entêtement des faits et regardait son passé comme si c'était un mauvais film noir. Tueur, non. Nettoyeur, oui. Dans ses moments, maintenant rares, d'ironie grinçante, il voulait se convaincre qu'il avait régulé la démographie dans les bas-fonds de la corruption, mais admettait d'avoir joué à la marelle avec le bien et le mal.

Qu'on lui foute la paix dans sa retraite asiatique, c'était son unique programme d'avenir. Une fuite assumée pour une résilience sans doute imméritée, mais il voulait tenter le coup. Consolider sa fracture de l'âme, peut-être... En fait, surtout se mettre en congé de lui-même. Il avait de quoi voir venir grâce à ses missions précédentes, grassement rémunérées par tête de

pipe abattue. Toutes supprimées à l'ancienne, au couteau. Son score dépassait la demi-douzaine. De fait, il avait nourri un joli petit pécule auquel il avait peu touché. Pour quelques dizaines de bahts par jour, il l'écornait à peine. Il pouvait s'alimenter et se loger correctement s'il contournait le circuit des prestations pour *farangs*, celles des Blancs occidentaux, touristes ou retraités. Il évitait les rencontres avec les communautés d'expatriés, les bars à bière. Fuyait les zones touristiques. Plus simple à Chiang Mai qu'à Pattaya ou Phuket où proliféraient les sexpatriés. Les gargotes improvisées sur rue, les maisons d'hôtes ouvrant leurs modestes chambres aux « backpackers » suffisaient largement à agrémenter sa survie quotidienne. Et en cas de besoin extrême de sûreté, un monastère serait une planque idéale. Il espérait toutefois ne pas passer pour un *farang khii nok*¹ aux yeux de la population locale. Sa priorité actuelle était autre : il devait réussir à retirer de sa tête, si ce n'est de son cœur, l'empreinte au fer rouge laissée par Dana lors des meurtres précédents. Dana... Un flash amoureux à ondes longues dont il dégustait encore les souvenirs, y compris le goût de sa peau. La reverrait-il un jour ? Des bulles de nostalgie perlaient en remontant le long de sa mémoire comme celles dégagées par un plongeur sous-marin. Dana... Une rencontre dans un contexte à tension extrême où la mort rôdait avec gourmandise. Il n'assumait qu'une moitié des assassinats dans une liste qu'il égrenait machinalement avant de s'endormir, à défaut de compter les moutons. Et le combat avait dû cesser par pénurie de cibles. Piégé, il avait dû aussi tuer, sans le vouloir, Mathieu Berger, son commanditaire, qui exerçait la fonction de directeur d'un journal numérique d'investigation. La corruption

1. Littéralement « Occidental caca d'oiseau ». Cette expression très péjorative s'adresse aux touristes ou retraités occidentaux « installés », connaissant bien le fonctionnement de la Thaïlande mais ayant de mauvaises manières. Évidemment, ils ne sont pas désirés...

des milieux politiques et des milieux d'affaires était son dada. Dans son collimateur donc. Cet homme d'apparence intègre, luttant contre le mal, était devenu son ami pendant que sa femme, Dana, lui accordait quelques faveurs. Berger, dans un secret absolu, sans même que son épouse le sache, avait évolué vers des solutions radicales pour se débarrasser des « pourris » et embauché incognito Gabriel. Dans un scénario incroyable, il s'était rajouté en dernière victime à la liste des cibles à tuer. En phase terminale d'un cancer, il avait voulu que Gabriel soit le bras armé de son suicide, mais avait aussi souhaité partir dans l'au-delà accompagné de son épouse Dana. L'exigence perverse d'un homme amoureux. Survivante, elle avait hérité de l'œuvre de son mari, enterré avec tous les honneurs, comme toutes les victimes de Gabriel. Dana Ratsaphong était donc dorénavant la patronne d'un journal numérique devenu incontournable, *Vericlick*. Une passation de pouvoirs en douceur du directeur fondateur à son épouse rédactrice en chef. Avec le même objectif : traquer la corruption et dénoncer les malfaisants par une investigation sans faille en arrêtant cette fois l'éthique au seuil de l'interdit. Dénoncer sans trucider. Nettoyer sans le napalm...

Gabriel se connectait tous les jours sur internet pour sentir la proximité, l'aura à distance de son amante éphémère. Parfois, il croyait qu'elle s'adressait directement à lui dans ses éditoriaux et que ses propos étaient codés.

« On a les fantasmes qu'on peut », soupira-t-il.

Un simple résidu de rêve, au bout du compte.